

Une nouvelle écrite en cadavre exquis,  
avec Joy Sorman sur [air.laclass.com](http://air.laclass.com)



# Un Braquage en Or





# Un Braquage en Or



---

*Cette nouvelle a été écrite selon les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes. Chapitre après chapitre, Joy Sorman et les collégiens ont ainsi imaginé cette fiction en ne pouvant lire que les dernières lignes des passages précédents.*

---



## **Prologue** \_\_\_\_\_ p. 7

écrit par Joy Sorman

## **Chapitre 1** \_\_\_\_\_ p. 10

écrit par Joy Sorman

## **Chapitre 2** \_\_\_\_\_ p. 15

écrit par les 3<sup>è</sup> de Pierre Cochet et Ghislaine Esmilaire,  
Collège Jules Michelet, Vénissieux

## **Chapitre 3** \_\_\_\_\_ p. 20

écrit par la 3<sup>è</sup> professionnelle de Cécile Mansour et Sophie  
Dangleant, Lycée André Cuzin, Caluire-et-Cuire

## **Chapitre 4** \_\_\_\_\_ p. 24

écrit par les 3<sup>è</sup> de Myriam Bouzid et Catherine Godard,  
Collège Victor Grignard, Lyon 8<sup>è</sup>

## **Chapitre 5** \_\_\_\_\_ p. 29

écrit par les 4<sup>è</sup> de Caroline Vuillaume et Martine Hausberg,  
Collège Jean Jaurès, Villeurbanne

Édité par les 4<sup>è</sup> de Véronique Chappuis, Alice Haberer  
et Catherine Benhamou, Collège Gilbert Dru, Lyon 3  
Illustration de couverture : Tom L.





# Prologue

Joy Sorman

---

Le bus a tourné au coin du boulevard, virage un peu serré, a freiné dans un crissement et s'est immobilisé, expulsant un souffle pneumatique, comme un soulagement. Elles sont montées, mutiques, têtes baissées, ont composé six tickets, rejoint directement, sans hésitation, le fond du bus, et occupent maintenant les six sièges de la dernière rangée — alignement de fauteuils râpés, légèrement surélevés — six places qui offrent une vue panoramique sur l'ensemble des voyageurs. Elles ont relevé la tête. Je me tiens debout près du chauffeur et leur présence m'aimante aussitôt — leurs visages frondeurs qui semblent éclairés d'une lumière noire.

Les plus jeunes ont croisé mécaniquement les jambes, les plus âgées sont assises dos bien droit, cuisses parallèles, pieds joints. Elles se sont installées dans un ordre qui semble aléatoire, ni croissant ni décroissant. Je voudrais pourtant trouver un sens à leur disposition car, j'en suis certain, ces six femmes appartiennent à une même famille.

Leurs dents en or pourraient être un indice de cette parenté : chacune d'elles laisse entrevoir, dans un rire ou un bâillement, une ou plusieurs molaires étincelantes, une incisive d'un jaune précieux, une canine métallique. Je comprends que ces dents sont des bijoux.

La dentition de la femme la plus âgée est intégralement en or, sa bouche est un trésor mais le reste de son apparence est rapiécé et approximatif. Elle a peut-être quatre-vingts ans, je me dis qu'elle pourrait vendre une de ses dents pour s'acheter des vêtements neufs — mais sans doute tient-elle à sa mâchoire plus qu'à tout au monde, et vendre une seule de ces dents ce serait vendre son âme. Quand elle sourit, l'or illumine son visage bruni, fissuré par les rides.

La présence de ces six femmes modifie étrangement l'atmosphère du bus, elles irradient, mais c'est comme si j'étais le seul à les avoir remarquées, les autres voyageurs ne leur manifestent aucun intérêt, ne leur jettent même pas un regard, tandis que plus je les observe, plus montent en moi la fascination et la crainte, deux émotions enroulées en



une, qui me chauffent les tempes et me serrent le ventre.  
Qui sont-elles ?

Mon imagination les transforme déjà en reines, exilées ou  
répudiées, en guerrières, en sorcières autant qu'en fées, et  
même en chasseurs de prime.

# I. Six Femmes

Joy Sorman

---

Ces six femmes appartiennent à une même famille, mais ce ne sont pas leurs dents en or qui l'indiquent. C'est cette petite tache brune sur le haut de leur front, à la racine des cheveux, comme la carte d'une île déserte, six femmes, six taches, six îles aux contours différents mais aux superficies équivalentes, que je découvre alors que je me suis enfin approché d'elles, que j'ai avancé vers le fond du bus, les observant à la dérobée.

Une singularité pigmentaire, une étrangeté génétique et poétique, leur peau en commun, qui les prive d'anonymat, les rattache immédiatement et incontestablement à une lignée, famille marquée par une légère malédiction dermatologique. Comment alors passer inaperçu, renier les siens, mentir sur ses origines ?

Persuadé maintenant qu'elles sont de même ascendance, je voudrais deviner leurs liens familiaux. Qui est la mère, la tante, la sœur ou la cousine ? Qui a enfanté qui ? Qui est l'aînée et qui a l'autorité ?

J'identifie une plus jeune, une plus vieille, mais entre ces deux âges c'est la confusion, l'incertitude, visages même ment pâles, cheveux onyx d'un brillant égal, yeux en amande, bouches on l'a dit ; peut-être les jupes pour les unes, les baskets pour les autres, les cheveux courts ou longs, noués en queue de cheval ou défaits signaleraient une différence de génération. Leur timbre de voix sont proches également, et ces voix portent loin, du fond du bus jusqu'au chauffeur, phrases sonores, passées à la chaleur buccale de l'or, elles discutent entre elles, visages et bustes tournés les uns vers les autres à intervalles réguliers, dans une langue opaque qui ne ressemble à rien de ce que je connais, une langue lestée de consonnes, aux voyelles elliptiques ou escamotées, sifflées cul-sec comme une liqueur. Elles s'interpellent, se tiennent par les épaules, se désignent du doigt, moqueuses et bienveillantes — et je ne peux détacher mes yeux de leur sidérante parade. Parfois l'une d'elles pivote dans ma direction et de sa position légèrement surplombante, au cul du bus, me lance un regard noir : intimidé, honteux de les espionner, je me mets à cligner des yeux — signe de mon malaise.

À chaque fois que le chauffeur ralentit à l'approche d'une station, les six femmes se taisent, suspendent net leur parole, et alors le bus semble plongé dans un silence léthal, le temps de charger les nouveaux voyageurs, qu'elles évaluent et détaillent comme s'ils passaient au détecteur de métaux, ou de mensonges. Puis le mouvement reprend, celui du bus, celui des phrases.

Ma station est passée depuis longtemps, je ne suis pas descendu, je veux rester avec elles, dans leur aura, dans leur champ magnétique, et rien d'urgent ne m'attend ce soir.

Elles descendent au terminus de la ligne, aux franges les plus reculées de la ville, sur un rond-point désertique planté d'un arbre et de trois lampadaires. Au loin la fumée blanche d'une usine de traitement des déchets, un terrain vague sans bordures, une autoroute sur la ligne d'horizon.

Mutiques à nouveau au moment de quitter le bus, comme si elles se méfiaient du chauffeur, elles reprennent leur babillage à l'air libre. Je descends, je les suis, je ne pense plus qu'à une chose, les suivre. Deux autres passagers me

précèdent pour aussitôt disparaître dans la grisaille, indifférents à cette mystérieuse procession de femmes.

Je me tiens à distance, quelques mètres derrière elles, je manipule mon portable pour me donner une contenance, ne pas éveiller les soupçons.

Six vélos emmêlés autour d'un lampadaire attendent les six femmes. Il faut quelques minutes pour détacher les antivols, récupérer tous les vélos, que chacune retrouve le sien, règle la hauteur de la selle et du guidon.

L'une d'elles à cet instant attire mon attention. Elle porte au poignet un bracelet de grelots, enfourche un vélo de course rouge. Elle est vêtue d'un jogging blanc satiné, pantalon et blouson accordés. Elle doit avoir vingt-cinq ans, elle est ronde et jolie, elle a la pâleur et les cheveux noirs de sa famille.

Je me souviens qu'un peu plus tôt dans le bus elle a posé sur ses genoux un sachet de fraises *Tagada* dont elle a mangé l'intégralité du contenu le temps du trajet, à la cadence d'un métronome —une fraise toutes les vingt secondes.

La nuit vient, leurs silhouettes s'estompent, elles se placent à nouveau en file indienne pour prendre la route, chacune enfourche son vélo, un pied sur la pédale, l'autre encore à terre, la plus âgée a pris la tête du cortège, elles rouleront bientôt vers le nord — mon cœur s'emballe, comment les suivre? Je ne veux pas perdre leur trace, pas maintenant, pas déjà.

## 2. Les mystérieuses lueurs

3<sup>e</sup> du Collège Jules Michelet

---

Alors je les ai vues s'éloigner à vélo. Je cours un moment mais leur allure est trop rapide pour moi. Je me mets à paniquer car la nuit est tombée et je commence à les perdre de vue. Il me faut trouver rapidement une solution. Je vois au loin une maison, dont le jardin est éclairé par un réverbère, j'entrevois un vélo. Je décide de m'en emparer. Je me cache derrière les buissons puis je cours et le prends en essayant de ne pas faire de bruit. Je pose mon sac à dos dans le panier à l'avant du vélo. Je me mets en route pour suivre les six femmes. Je pédale comme si je participais à une compétition sportive, de haut niveau, bien sûr !

Mes efforts sont payants car je commence à les apercevoir qui avancent au milieu des petits pavillons de banlieue. Tout à coup je ressens un creux au milieu de mon estomac. Mon ventre gargouille. J'ai faim. Je me souviens d'avoir acheté des fraises *Tagada* pour mon neveu Marwan qui vient de rentrer de vacances passées au Maroc.

Toujours en pédalant, je plonge ma main dans le sac, j'explore le contenu et je trouve le chargeur de mon téléphone... et les fraises *Tagada!* Ce n'est pas spécialement ce que je préfère mais je suis bien obligé de les manger pour retrouver mes forces. J'aurais préféré un bon steak-frites.

Je m'aperçois qu'elles empruntent une petite route cachée entre deux garages à l'abandon. La route se transforme progressivement en chemin qui passe à travers des champs de maïs. Quelques minutes plus tard, alors qu'elles avancent encore d'un bon train, le chemin devient plus étroit et s'enfonce dans une forêt à l'obscurité inquiétante. Malgré une certaine appréhension, je poursuis ma filature.

J'arrive à me faufiler dans l'ombre. Les six femmes continuent leur route dans le calme. Je sors mon téléphone, je le fixe au vélo et cherche la fonction « lampe torche » pour l'allumer afin d'éviter toutes les aspérités du terrain. Une fois rassuré, j'accélère mon allure si bien que je distingue plus nettement leurs silhouettes. Ces ombres ont gardé tout



leur mystère. Où se dirigent-elles obstinément ? Pourquoi emprunter cette route en mauvais état ? Je distingue un mouvement étrange chez une des femmes. Elle se retourne et semble regarder dans ma direction. M'a-t-elle vu ? En tout cas je suis aussi une ombre pour elle... ou peut-être bien un ver luisant !

Ce soir- là, je porte un survêtement *Adidas* avec des bandes orange fluorescentes. Je préfère ces survêtements-là car je me sens mieux une fois dedans, j'aime bien leur matière. C'est mon survêtement préféré parce que c'est avec lui que j'ai rencontré une très jolie fille avec laquelle je vais me bientôt me marier. Elle avait bien remarqué, elle, ce survêtement qui me plaît tant. Je continue à suivre les six femmes, puis l'une d'elles tourne brièvement la tête. Je m'arrête, je crois qu'elle m'a vu mais je ne suis pas sûr. Dans sa main j'aperçois un objet scintillant.

Au bout d'un moment, elles s'arrêtent à une intersection. Elles posent leurs vélos. La plus âgée de la bande tient avec

soin un morceau de tissu qui contient l'objet scintillant. Le clair de lune me permet de distinguer ses contours et son éclat. Elle tient une dent en or. Toutes semblent contentes mise à part la plus jeune. Elles s'entretiennent quelques minutes dans une langue qui reste mystérieuse pour moi. Elles veulent rassurer la plus jeune mais leurs mots ne semblent pas l'apaiser. Elles filent de nouveau vers le nord.

Une bonne quinzaine de minutes après, je distingue six lueurs au loin. Est-ce leur destination ? À vive allure, elles s'approchent de ce qui semble être un camp caché en plein milieu de la forêt. En arrivant, elles saluent toutes un vieil homme bossu, comme s'il était le chef de cette fascinante tribu.

Ce petit village est composé de six *mobilhomes* regroupés autour d'un espace en terre battue au milieu duquel est posé un amas de bûches. Les habitations sont séparées les unes des autres d'une dizaine de mètres.

Elles descendent enfin de leur vélo et s'approchent d'un *mobilhome*. La plus âgée laisse la plus jeune prendre la tête du cortège. Elle a dans sa main la dent. Dans les yeux des autres femmes des étincelles de joie et d'excitation brillent. Cette étrange parade va-t-elle prendre fin maintenant ?

Je comprends qu'elles sont venues pour faire poser une dent en or à la plus jeune des femmes. Pour quelle raison ont-elles choisi ce jour, ce moment et ce lieu pour accomplir cela ? Ces dents représentent-elles leurs richesses ou leurs liens de parenté ? Ce que je suis sur le point de voir va certainement assouvir ma curiosité...

# 3. Le rituel

3è professionnelle du Lycée André Cuzin

---

Voilà maintenant deux nuits que je dors dehors en compagnie des moustiques mais j'ai compris que demain il y aura un rite de passage. La forêt est très humide et boueuse ; je sens l'odeur de la terre mouillée. Je me demande où je suis arrivé.

Je cherche donc ma position grâce au GPS du portable : forêt Champfromier. Cela ne me dit rien et ma batterie est faible. Au milieu de tous ces arbres et de ces grandes fougères je pourrai au moins facilement préparer ma fuite si cela devait mal tourner. Les femmes s'agitent dans la clairière. Je les vois toutes regarder dans ma direction. Tout s'accélère.

Elles arrivent, en ligne et semblent déterminées. J'ai peur. En courant, j'emprunte un passage entre les arbres, mais avec mon survêtement blanc je suis une cible toute trouvée. Essoufflé, je m'arrête : elles me font face ; j'ai l'impression de devenir fou. Totalement encerclé, je me résigne à les suivre.

Nous arrivons à l'intérieur d'un vieux *mobilhome* exigü. Une des femmes apporte un scalpel. On me fait signe de me coucher à plat ventre : par instinct de survie, je m'exécute. Soudain la lame de métal froid m'écorche et m'ouvre le dos. Je saigne énormément ; je sens une atroce douleur. Mais la vieille femme reste indifférente à ma souffrance et continue son geste barbare.

La plus jeune des filles est arrivée. Ses cheveux bruns sont poisseux de sang, elle est assise sur une chaise de fer, la bouche ouverte. Des larmes lui coulent le long des joues. Elle souffre silencieusement. On vient de lui arracher une dent.

La vieille amène délicatement une dent en or sur un plateau en métal brillant comme s'il s'agissait d'un bijou précieux pour remplacer la canine manquante. Elle lui dessine ensuite un signe étrange sur l'avant-bras avec mon sang. Puis, elle fait de même avec moi avec le sang de la jeune initiée.

Tout à coup, des hommes cagoulés surgissent. L'un d'eux prend la femme la plus vieille en otage. Il réclame haut et fort qu'il veut toutes les dents en or où qu'il la tuera.

Pendant que les malfaiteurs la torturent pour savoir où elles cachent leur réserve d'or, j'essaye discrètement d'attirer leur attention pour négocier ma libération. Ils sont la porte de sortie de cet enfer, je pourrais sans doute partir du camp avec eux. Mais personne ne me remarque. C'est comme si je n'existais pas. Seule la jeune fille me jette des regards complices et suppliants.

Une des femmes propose un marché :

« Arrêtez, je vais vous indiquer la cachette. »

Ils sortent et au loin je les aperçois qui partent avec tout l'or. Je reste silencieux et abasourdi devant les six femmes qui se sont massées, choquées et tétanisées au fond de la pièce.

La vieille femme, le leader, reprend ses esprits et d'un coup se tourne vers moi avec un air étrange :

« Je te connais, tu fais partie de notre clan mais tu ne le sais pas car tu as été adopté tout petit. Je t'ai reconnu dans le bus à ta tache de naissance au front et je t'ai marqué du sang sacré de notre communauté. Tu fais parti des nôtres et ton nom de naissance est Youri. Tu dois maintenant récupérer notre or avec Zehra à laquelle je t'ai uni en vous marquant par le signe du clan sur l'avant-bras ».

## 4. Au service du clan

3<sup>e</sup> du Collège Victor Grignard

---

Nous sommes maintenant liés, par le sang ou je ne sais quoi. Je ne peux pas m'enfuir. La scarification me fait souffrir dès que j'essaie. Je monte dans la vieille voiture que nous ont prêtée les six femmes. C'est parti pour la quête du trésor. En chemin, j'apprends à mieux la connaître et je me découvre de nombreux points communs avec elle.

À la radio, on annonce un cambriolage qui a eu lieu à Grenoble. Le journaliste parle d'une série de casses, d'une bande organisée. Un policier annonce que deux des voleurs sont connus de leurs services. L'un s'appelle Mohammed et l'autre Charlie. Il utilise l'expression d'« enfants perdus de la République ». Suit une interview, où on nous parle du déroulement des cambriolages. Zehra dont l'attention a été éveillée, me regarde et me dit qu'elle reconnaît cette façon de faire ! Ces cambrioleurs sont les nôtres, ce sont eux qui ont volé le trésor !



Elle décide d'aller voir un ancien ami, policier. On arrive au commissariat et Zehra va directement au bureau du dénommé Nacer. Bonjour, bonjour. Elle me présente puis déclare :

« Le clan a besoin de toi. Il faut que tu nous aides. »

Dans le bureau de Nacer, sur les murs, se trouvent des panneaux, des écriteaux, un calendrier et des flèches tracées au stylo rouge qui relient dans tous les sens différentes photos et articles de journaux.

Zehra lui explique l'affaire et lui dit que tout ce qu'il sait pourrait nous être utile. Il fait d'abord une tête embarrassée puis regarde longuement Zehra. Il se lève, va vers des dossiers entreposés dans une armoire en fer, cherche, en sort un.

« Tiens, c'est tout ce qu'on a sur eux. Il faut me le rendre avant mardi, on reprend l'enquête mercredi. »

Ensuite il veut parler à Zehra. Pendant qu'ils s'éloignent, je m'assieds et feuillette le dossier. Ces malfaiteurs, qui

s'appellent Charlie et Mohammed, ce sont les seuls ayant un casier judiciaire. L'adresse de la mère de Charlie y est notée. Quand Zehra revient, on repart. Je lui explique ce que je sais.

En voiture, direction le domicile des parents de Charlie. On arrive à Bourg-en-Bresse, on sonne au nom de Belkior. Une voix tremblante nous répond. Je dis qu'on vient pour l'électricité. On nous ouvre la porte, on monte. Sur le palier, Zehra toque. Des pas lents approchent, la porte s'ouvre. Une vieille dame apparaît comme un fantôme. Je pense directement à ma mère. On entre et elle referme. Elle nous montre le tableau électrique et je commence à faire semblant de travailler.

Pendant ce temps, Zehra parle avec elle afin d'en tirer des indices.

« Désolée de vous avoir dérangé, madame.

- Ce n'est pas grave, je ne dors pas, à cette heure-ci, c'est plutôt mon fils qui dort.

- Votre fils ? Quel âge a-t-il ?
- Il a vingt-cinq ans, il s'appelle Charlie. Vous savez, les jeunes dorment tard.
- Oui, j'ai connu ça ! »

La pauvre femme vient de dénoncer son fils sans le savoir. Et à ce moment-là, Charlie se réveille et va directement dans la salle de bains. J'engage la conversation avec la vieille dame pour laisser le champ libre à Zehra qui en profite pour fouiller la chambre de Charlie. C'est alors que le jeune homme déverrouille la porte de la salle de bain. Je cours et bloque la porte pour l'empêcher de sortir. Il se met à taper sur la porte comme un enragé, je crie à Zehra de se dépêcher et mets toute ma force pour bloquer la poignée. Le voleur appelle sa mère qui ne comprend pas. Elle me fait de la peine, alors je lui crie de s'enfuir et d'aller prévenir la police mais elle reste figée. Elle me fait signe qu'elle ne partira pas. Zehra sort de la chambre et court vers la porte d'entrée, je regarde un dernier moment cette mère si sûre d'elle et m'enfuis.

Je démarre en vitesse. Dans le rétroviseur Charlie, furieux, court derrière la voiture. Zehra remet tout un tas de papiers en ordre. Elle a une adresse, le « 2 Place Francisque Régaud, chambre 320, à Genève. » Mon GPS me confirme que c'est un hôtel. Je m'engage sur l'autoroute afin de m'y rendre.

Je demande au réceptionniste la chambre 320 réservée au nom d'Ahmad Belkior. Il nous y accompagne. C'est une vaste chambre, vide. Soudain une porte s'ouvre. Charlie, le réceptionniste et un autre homme à la peau mate et aux yeux noisette se tiennent devant nous.

« Alors, comme on se retrouve ! », dit Charlie avec un sourire rusé.

Nous sommes pris au piège !

# 5. Une nouvelle vie

4<sup>e</sup> du Collège Jean Jaurés

---

Ils nous emmènent au dernier étage de l'hôtel du Littoral et nous enferment dans un local. La salle est petite et sombre, je distingue à peine Zhera, seule une petite lucarne éclaire très faiblement la pièce ; j'essaye d'enfoncer la porte, mais je n'y arrive pas, il n'y a rien à faire, la porte est verrouillée.

J'entends des pas. Je me demande bien ce qu'ils font. Par curiosité, je monte sur un seau à serpillières pour voir ce qu'il se passe.

Depuis la lucarne je peux apercevoir la ruelle étroite sur laquelle donnent les entrées de service et les issues de secours. Cinq femmes vêtues de blanc, chargées de seaux et de produits ménagers s'apprêtent à rentrer dans l'hôtel : sûrement les femmes de chambre qui prennent leur service.

Quelques minutes plus tard, Charlie et sa mère sortent, les bras chargés de leur butin qu'ils jettent dans le coffre d'une luxueuse voiture avant de démarrer en trombe. Cela fait presque deux heures que nous sommes enfermés là, et toujours aucun moyen de s'enfuir.

Zehra s'est hissée à son tour sur le seau pour épier les mouvements dans la ruelle. Seul l'homme à la peau mate est sorti, peu de temps après le départ de Charlie et sa mère, pour passer un coup de fil. Le rayon de soleil qui filtre sous la porte ne me permet pas de distinguer qui arrive mais j'entends quelqu'un.

Une clé glisse dans la serrure. Je vois Zehra qui panique pendant que mon cœur s'accélère : enfin une chance de s'en sortir ! C'est peut-être la fin de ce calvaire ! Soudain la porte s'ouvre sur une femme dont le regard m'est familier. Sous l'uniforme de la femme de chambre, je reconnais la plus âgée des femmes du clan. Elle est suivie d'un policier qui se présente sous le nom de Nacer.

Grâce à eux nous sommes enfin libres !

Nous descendons dans le hall de l'hôtel du Littoral et la doyenne du clan nous raconte l'histoire de Charlie et de sa mère. C'est là que j'apprends que la mère de Charlie était à la tête du clan il y a bien des années de cela.

« Un jour, un voyageur perdu est arrivé chez nous... », commença-t-elle.

Pendant qu'elle égrène ses confidences, Nacer reçoit un message de la patrouille en charge des fuyitifs :

« Ils se dirigent vers la frontière suisse ! » s'exclame-t-il avant de réclamer que des renforts arrivent dans l'autre sens pour bloquer les fuyards.

« Et elle est tombée amoureuse, reprend la vieille femme, folle amoureuse de cet homme qu'elle a épousé en cachette, sans l'accord du clan. Puis nous nous sommes rapidement aperçues qu'elle dilapidait notre or. Elle devenait une menace pour le groupe. Nous avons alors décidé de la bannir.

Un jour une des femmes du clan l'a croisée par hasard dans les alentours. Elle avait déclaré en montrant le ventre rond qui tendait sa tunique que son fils la vengerait, et qu'elle s'enrichirait coûte que coûte.

- Et elle a réussi ! s'exclame Nacer, cela fait deux ans qu'on la surveille mon collègue et moi, suite à de nombreuses plaintes des clients de l'hôtel du Littoral qui voyaient disparaître pendant leur séjour, leurs bijoux ou leurs cartes de crédit. »

Un nouveau message fait vibrer le téléphone de Nacer : « L'opération est un succès ! Charlie et ses complices sont arrêtés. »

Quelques jours plus tard, on organise un grand buffet dans la forêt de Champfromier. Nacer, bien sûr, est aussi invité. Quant à moi j'ai décidé de rejoindre le clan car depuis le jour où j'ai suivi ces six femmes, ma fascination s'est transformée en lien puissant que je ne peux plus rompre.



Aujourd'hui une cérémonie me consacre chef du clan, ce qui me rend très fier. Mais ce qui fait mon plus grand bonheur, c'est d'épouser Zehra.

---

## Dix classes de collégiens et Joy Sorman écrivent onze nouvelles en cadavres exquis

---

Ce projet d'écriture collaborative entre des collégiens et un auteur est mené sous forme de Classe Culturelle Numérique sur l'ENT [laclasse.com](http://laclasse.com) au cours de l'année scolaire.

Des fictions s'élaborent en adaptant les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes. L'auteur, cette année Joy Sorman, écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves. Puis chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Lors de chaque livraison de texte, les auteurs publient également une fiche signalétique qui rassemble des indices ou donne des pistes pour s'inspirer et poursuivre (détails sur l'intrigue, les personnages, références littéraires, scientifiques et artistiques).

Cette année, 260 collégiens (4<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> professionnelle) ont écrit 11 nouvelles avec Joy Sorman. Lisez les nouvelles en ligne sur [air.laclasse.com](http://air.laclasse.com).

---

### Classe Culturelle Numérique sur [laclasse.com](http://laclasse.com)

*Conception : Christophe Monnet, Erasme - Métropole de Lyon et Isabelle Vio, Villa Gillet, avec Maylis de Kerangal et Marie Musset IA-IPR de Lettres - Académie de Lyon*

*Site web : [air.laclasse.com](http://air.laclasse.com) développé par Patrick Vincent, Erasme - Métropole de Lyon*

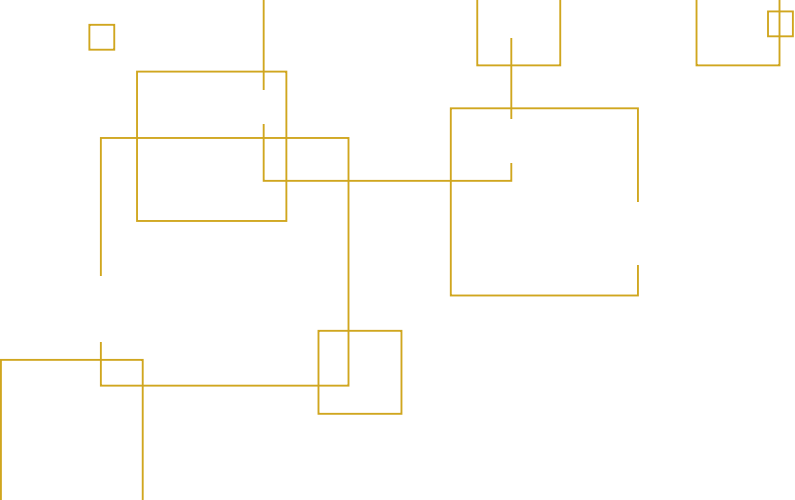
*Suivi de projet : Hélène Leroy, Erasme - Métropole de Lyon et Nicolas Bernard, Villa Gillet*

*Mise en page : Aliénor Fernandez, Erasme - Métropole de Lyon*

*Relecture : Nicolas Bernard, Villa Gillet*

---

*Imprimé à la Villa Gillet, mai 2015*



Dans le bus, six femmes intrigantes  
aux dents en or. Je suis hypnotisé et  
je les suis.

À partir de ce moment, l'aven-  
ture commence: rituels étranges,  
cours-poursuites, scènes de  
frissons... Que d'épreuves à sur-  
monter! Une vraie série policière.  
Vais-je y parvenir ?



---

Une *Classe Culturelle Numérique* menée sur l'ENT *laclasse.com*, initiée par  
Erasme, living lab de la Métropole de Lyon, co-conçue avec la Villa Gillet.  
En collaboration avec le Rectorat de l'Académie de Lyon et la Direction  
Académique des Services de l'Éducation Nationale du Rhône.  
Avec **Joy Sorman**, invitée aux 9es Assises Internationales du Roman.

---